

LA PASSION, EST-CE UN "TOMBÉ AMOUREUX" EXCESSIF OU BIEN EST-CE QUELQUE CHOSE D'AUTRE ?

Introduction

Danielle Bastien, docteur en sciences psychologiques et psychanalyste, reçoit des hommes et surtout des femmes – ce que Danielle Bastien ne parvient pas encore à expliquer et qui ne fera pas l'objet de cette analyse –, qui vont passionnément mal, et parfois même très mal, qui sont littéralement ravagés par la passion amoureuse, comme dévorés de l'intérieur. Mais de quoi parle-t-on lorsque l'on parle de passion ? Est-ce un amour extrême, exagéré ? Une psychose¹ inspirée de l'érotomanie ? Un fétichisme au féminin ? D'où cela vient-il ? Comment cela se manifeste-t-il ? Voilà les questions que nous nous sommes posées avec Danielle Bastien, invitée à la soirée-débat du 2 avril (2009). Pour répondre à ces questions, Danielle Bastien a retracé le parcours de quatre de ses patients, Carmen, Annabelle, Jacinthe et Philippe (noms d'emprunt). Dans le cadre de cette analyse, nous nous focaliserons sur le parcours de Carmen.

La découverte des victimes de la passion amoureuse : le temps du premier regard

Qu'est-ce que le temps du premier regard ? Lacan² disait que la cure, c'est le temps du premier regard, puis celui du déploiement, puis de la fin. Le temps du premier regard, c'est le temps du premier contact entre l'analyste et l'analysant. Par exemple, lorsque le patient téléphone pour la première fois, il y a ce qu'il dit et ne dit pas, s'il vient ou non au rendez-vous, s'il annule, s'il reporte... C'est donc un moment dans lequel vont se passer des actions qui disent déjà quelque chose de ce qui va se déployer ou non au cours de la cure.

De la première rencontre avec Carmen, il reste, chez Danielle Bastien, une image tout à fait particulière. Carmen n'était pas bien grosse, plutôt frêle, presque chancelante sur ses talons hauts pour son mètre septante-cinq. Elle était surtout étrangement maquillée, les traits exagérés, le rouge à lèvres écarlate qui semblait déborder des contours des lèvres. Ses yeux étaient démesurément peints en noir. Ses cheveux ne disaient plus rien de son origine espagnole : ils étaient d'un blond platine outrancier et incongru.

¹ Nous clarifions dès à présent les termes « psychose » et « névrose », face auxquels le lecteur sera confronté dans la suite de cette analyse.

Psychose : Le terme « psychose » désigne les maladies mentales ne s'accompagnant pas d'un dysfonctionnement du système nerveux mais d'une modification de la perception des faits quotidiens, modification dont le patient n'a pas conscience.

Névrose : La névrose se traduit par des troubles de l'affectivité et de l'émotivité mais le malade garde ses fonctions mentales intactes. Le patient atteint de névrose perçoit le caractère maladif de ses troubles mais il ne peut les dominer. La névrose se traduit par des troubles de l'affectivité et de l'émotivité mais le malade garde ses fonctions mentales intactes.

² Jacques-Marie Émile LACAN (1901-1981) : psychanalyste français. Il est élu membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris (SPP) en 1938 et fondera sa propre école de psychanalyse. Outre l'étude sur le Stade du Miroir, le structuralisme et l'importance du langage, Lacan fut rendu célèbre par la relecture tout à fait innovante qu'il fit de l'œuvre de Freud.

La première image que Danielle Bastien a de Carmen, c'est une fragilité physique, comme si elle n'était pas habillée avec les vêtements qui se trouvaient dans sa garde-robe, ou comme si elle avait pris les vêtements et les chaussures de quelqu'un d'autre et qu'elle ne se débrouillait pas bien avec. Le premier moment de ce premier regard avec Carmen indique déjà que l'on se trouve dans un registre particulier, un registre que Danielle Bastien appelle celui de la **stupéfaction**. Et à partir de là, le ou la thérapeute sera amené à penser toute une série de choses, notamment que l'on se trouve dans une zone de tous les dangers mais une zone qui touche aussi au plus juste la question de l'amour et de la détresse humaine.

Certaines femmes hystériques³ peuvent ressembler au portrait dressé de Carmen, mais dans ce cas, nous ne sommes pas dans le registre de l'hystérie. Nous sommes plutôt dans une espèce d'agrippement visuel. De par l'allure qu'elle se donne, Carmen tente, d'une façon totalement inadéquate, d'accrocher le regard. Parce que derrière l'image de la poupée mal maquillée, trop maquillée, il y a une détresse absolue. Carmen doit capter quelque chose dans le regard de l'autre pour introduire ce qu'il y a d'urgent à entendre. Lorsqu'elle arrive dans le cabinet de Danielle Bastien, vraiment, il faut que quelqu'un l'écoute car à ce moment-là, elle est déjà dans le trop tard, dans le trop dur.

L'histoire de Carmen avait commencé deux ans plus tôt. Carmen faisait partie d'une firme multinationale qui essayait de cultiver l'esprit d'entreprise en organisant, notamment, des goûters géants dans un esprit de famille. Au cours d'un de ces goûters, ayant bu quelques verres, Carmen se lève de table, traverse la salle où se trouvaient tous ses collègues et va se planter devant un des directeurs de la boîte. Elle l'embrasse puis s'en va. Il la suit mais c'est un homme marié. Leur histoire d'amour commence comme ça, avec, évidemment, tous les allers et retours caractéristiques de l'homme entre sa femme et sa maîtresse.

Carmen dira d'emblée au cours de la première séance : « Je ne veux pas être sa femme. Ce qui est insupportable, c'est le manque. C'est que je n'existe que si j'existe pour lui. Le plus insupportable quand il est là, c'est que je sais qu'il va repartir. Demain, il va garer sa mini blanche en face de chez moi comme tous les lundis ». Nous sommes toujours dans le registre du voir : quand Carmen voit la mini blanche, c'est comme si son amant était déjà là. « Même si je ne l'apercevais pas, je verrai sa voiture et ça me suffira ». Et elle termine la première séance en disant : « Je lui reproche ce que je lui demande ». C'est une belle formule par rapport à l'amour que Lacan énonçait déjà en disant : « L'amour, c'est donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ».

La nature du discours des patient-e-s passionnément en détresse

Dans les séances, il est question, encore et toujours, de l'impossible confrontation au manque. Mais nous ne sommes pas dans le mode répétitif. La répétition et la déconstruction font partie intégrante du processus analytique. Les patients répètent ce qu'ils ont déjà dit et finissent par dire : « Ah, mais je vous l'ai déjà dit ça... Il faudrait peut-être que moi-même je

³ Hystérie : en psychiatrie, il s'agit d'une névrose caractérisée par une exagération des modalités d'expression psychique et affective qui peut se traduire par des symptômes d'apparence organique (convulsions, douleurs, etc.) ou par des manifestations psychiques pathologiques (délires, mythomanie, angoisses, etc.).

change ». Dans ces séances, ce n'est pas que les patients se répètent, c'est que l'absence est omniprésente. Ils n'insistent pas sur le manque qu'ils ressentent mais ce manque est présent sans interruption, sans pause, dans la séance comme dans la vie.

Un des premiers fils rouges de Danielle Bastien pour comprendre cette omniprésence, c'est que le fait de répéter sans cesse « Il est pas là, il est pas là, il est pas là, il me manque, il est pas là », cela donne de la consistance à l'absent plutôt que cela ne permet de penser l'absence. Comme une présence hallucinée : l'absence est tellement présente dans la consultation, encore, encore et encore, que cela finit par être comme s'il était là. Généralement, dans les séances, on parle du conjoint, ou de la mère, et c'est comme s'ils étaient là. Mais dans le cas de Carmen, c'est tellement intense que ça en devient particulier.

Le discours de Jacinthe consistait plutôt en une répétition inlassable de ce qu'elle faisait pour surveiller son amant. Puis, entretemps, il y avait des séances qui étaient presque uniquement remplies que de larmes. Elle pleurait du début à la fin de la séance, puis revenait à la séance suivante et recommençait à pleurer du début à la fin. Cela ne voulait pas dire que le travail n'était pas installé, mais ce travail ne pouvait restituer que l'insistance inlassable ou les larmes.

Dans *Folies d'amour*, Didier Luru a écrit: « Si l'objet du passionné est indéterminé, c'est la fixité qui frappe l'analyste. L'objet de la passion est indispensable au passionné ». Ce n'est donc pas simplement que l'on pense à l'objet de la passion, c'est que l'on ne sait rien faire d'autre que d'y penser. C'est au-delà du désir, quelque part entre le besoin et le désir. Il faut que l'autre soit là tout le temps parce que s'il n'est pas là, c'est qu'il est disparu.

Revenons à la question de départ, à savoir : « est-ce que la passion est un amour exagéré ? ». Dans la passion, le manque est à ce point insupportable qu'il faut nécessairement trouver une solution pour apaiser ce manque. Et le discours en séance semble permettre de pallier ce manque en créant une sorte de « consistance négative hallucinée », comme si cela permettait de faire face autrement.

Au cœur du tourment passionnel : le sentiment d'abandon et la destruction

L'abandon est au cœur des discours de chacun-e-s des patient-e-s, comme un impossible, un irréprésentable, un insupportable qui, pourtant, comme dirait Winnicott⁴, a déjà eu lieu. Le mot abandon a une étymologie particulière. Il vient de l'expression « mettre à bandon », c'est-à-dire « renoncer à une chose au profit de quelqu'un, lui en confier le pouvoir ». Abandonner signifie donc que l'on se met dans une dépendance intense à l'égard de quelqu'un. Carmen dira d'ailleurs très vite de quoi il sera question : « Ce qui est terrible, c'est l'abandon. Je dois venir à bout de quelque chose qui ne m'est pas accessible ». La passion est le lieu qui nous oblige à penser la perte première, celle que Lacan appelait « la perte de l'objet qui doit être perdu avant de s'en servir ».

⁴ Donald Woods WINNICOTT (1896-1971) : pédiatre de formation et psychanalyste. Il est le fondateur de ce que l'on a appelé le *Middle group* regroupant les analystes ayant des visions assez disparates de la psychanalyse mais ne se retrouvant ni dans le courant de Klein ni dans celui d'Anna Freud. Il fut président de la Société Britannique de Psychanalyse de 1956 à 1959, puis de 1965 à 1968.

Dans l'amour, on circule entre l'amour et la haine. Alors que dans la passion, on est entre passion et destruction. Les films et la littérature en témoignent : les amours passionnés finissent toujours mal... Carmen disait : « Je ne sais pas pourquoi je dois me détruire à ce point ? Je ne sais plus ce que je pense, ni ce que je veux. À l'intérieur de moi, on dirait que c'est mort. Mais qu'est-ce qu'il a tué en moi ? Mon âme ? Ses messages me nourrissaient. Ne pas aller à la fenêtre voir sa mini blanche, ça je n'y arriverai pas. Je voudrais le détruire comme il m'a détruite ». Jacinthe, quant à elle, disait : « Sans ses messages, je n'existe pas. En fait, je suis déjà morte ».

Pour conclure, la passion, est-ce un amour exagéré ?

Lorsque l'on reçoit quelqu'un qui est aux prises avec les affres de la passion, se trouve-t-on toujours dans le même tableau clinique ? Certains spécialistes disent que c'est de la psychose, d'autres une sorte de fétichisme au féminin. Danielle Bastien perçoit plutôt la passion comme une sorte de carrefour mêlé de la question de la perte et du manque. Avec la passion, c'est comme si on était à l'entrée de ce carrefour, et que l'on pouvait partir dans un sens ou dans l'autre, vers la névrose ou vers autre chose. Mais comment continuer à vivre avec ce qu'il manque ? Évidemment, tout le monde est, un jour ou l'autre, confronté au manque. C'est cela aussi l'épreuve du deuil : faire avec quelqu'un qui manquera définitivement. Mais si on a la chance d'avoir eu des premiers moments de vie qui permettent de faire face à cela, le manque peut se gérer plus facilement. Les patients, qu'ils soient passionnés, boulimiques, anorexiques... disent tous, à un moment ou à un autre, qu'ils ont du mal avec le manque, que ça ne devrait pas prendre cette forme-là mais que cela la prend.

Comment faire quand on est dans une impossibilité majeure de faire face au manque ? Il y a différentes solutions (attention : les patients ne choisissent pas la solution qu'ils vont adopter). Il y a la passion, dont nous avons traité jusqu'à présent. S'apprêtant à perdre quelque chose qu'elles ont déjà perdu, les patientes l'hallucinent dans leur discours et dans leurs comportements afin de le garder. Il y a la mélancolie par laquelle on incorpore l'objet pour éviter sa perte. Autrement dit, c'est tellement peu possible de composer avec la perte que, d'une certaine manière, on va l'incorporer en soi. Il y a la solution fétichiste : on se protège de la perte par le voile du fétiche. On s'invente un objet qui permet de se confronter à la réalité. Et enfin, il y a la solution addictive. On donne en permanence consistance à l'objet perdu par l'utilisation d'un objet externe, à durée de vie limitée et qui doit être sans cesse renouvelé.

Les spécialistes y vont chacun de leur petite réponse. Pour Jean-Jacques Rassial⁵, la passion est quelque chose de l'ordre de la psychose. Et effectivement, dans le décours du travail analytique, certains patients se révèlent psychotiques, mais pas tous. Donc la passion est sans doute plus multivoque que cela. Roland Gori, qui a écrit *Logique des passions*, propose la réponse fétichiste. Pour lui, on est toujours dans l'idée qu'il y a **quelque chose qui n'est pas advenu et que c'est cela qui produit l'engagement passionné**.

⁵ Jean-Jacques RASSIAL (Paris, 1950 -) : Professeur des Universités à l'Université de Provence, psychanalyste libéral à Paris, Expert et Directeur du Laboratoire de psychopathologie clinique et psychanalytique de l'Université de Provence. Jean-Jacques Rassial travaille essentiellement dans le champ de l'adolescence et de la toxicomanie.

Alors la passion, est-ce un amour extrême ? Une réponse claire, nette et précise est impossible. Cependant, au vu du parcours mené ci-dessus, Danielle Bastien nous dit que non, que l'on est clairement dans quelque chose d'autre que de l'amour. Mais ce qui est certain, c'est que l'auteur des paroles chantées par Maurane : « Et si demain matin tu cessais de m'aimer, je ne peux pas dire que j'en mourrai, non, il ne faut rien exagérer. Je crois seulement que j'aurai l'air d'un casino désert, d'une chaise à l'envers », n'est pas une femme. Selon Danielle Bastien, chanter : « Je ne peux pas dire que j'en mourrai », ce n'est pas l'amour au féminin.

Source

BASTIEN (Danielle), *L'amour passion, plaisir démodé ou amour post-moderne*, Intervention lors du cycle de soirées-débat organisées par le CEFA asbl du 19 février au 23 avril 2009, Louvain-la-Neuve, le 2 avril 2009.